

BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIR IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII.)

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

SOMMAIRE.

Texte: LA COOPÉRATION DES LAÏQUES au bien de la religion et au salut de la société.

A LÉON XIII, à l'occasion de sa fête.

LES ŒUVRES DE DON BOSCO hors de France. — ITALIE.

Giaveno: *Ouverture d'un Patronage du dimanche.* —

Catane, Bordighera-Torriane, Raguse Inférieure et

Turin: *La fête de Marie Auxiliatrice.* — Schio: *Pour*

fournir un vêtement à un petit Fulgien. — ESPAGNE.

Barcelone: *Les Œuvres salésiennes de la ville et du*

faubourg de Sarrú. — Gérone: *L'école externe.* — Sé-

ville: *L'école primaire salésienne.* — Santander: *Le*

Patronage du dimanche et l'Oratoire interne. — AN-

GLETERRE. Londres: *La nouvelle église des Salésiens.*

NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO: Patagonie.

Dix mois de missions. — I. Sur les rives du Limay

et dans les Cordillères. — II. Les cinq derniers mois.

— Colombie. *Du pays des lépreux.*

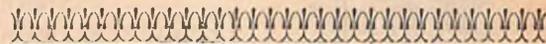
A travers les relations de nos missionnaires. *Glances.*

— TERRE DE FEU: *Le bateau de la Mission fulgienne.*

Grâces de Marie Auxiliatrice.

Coopérateurs défunts.

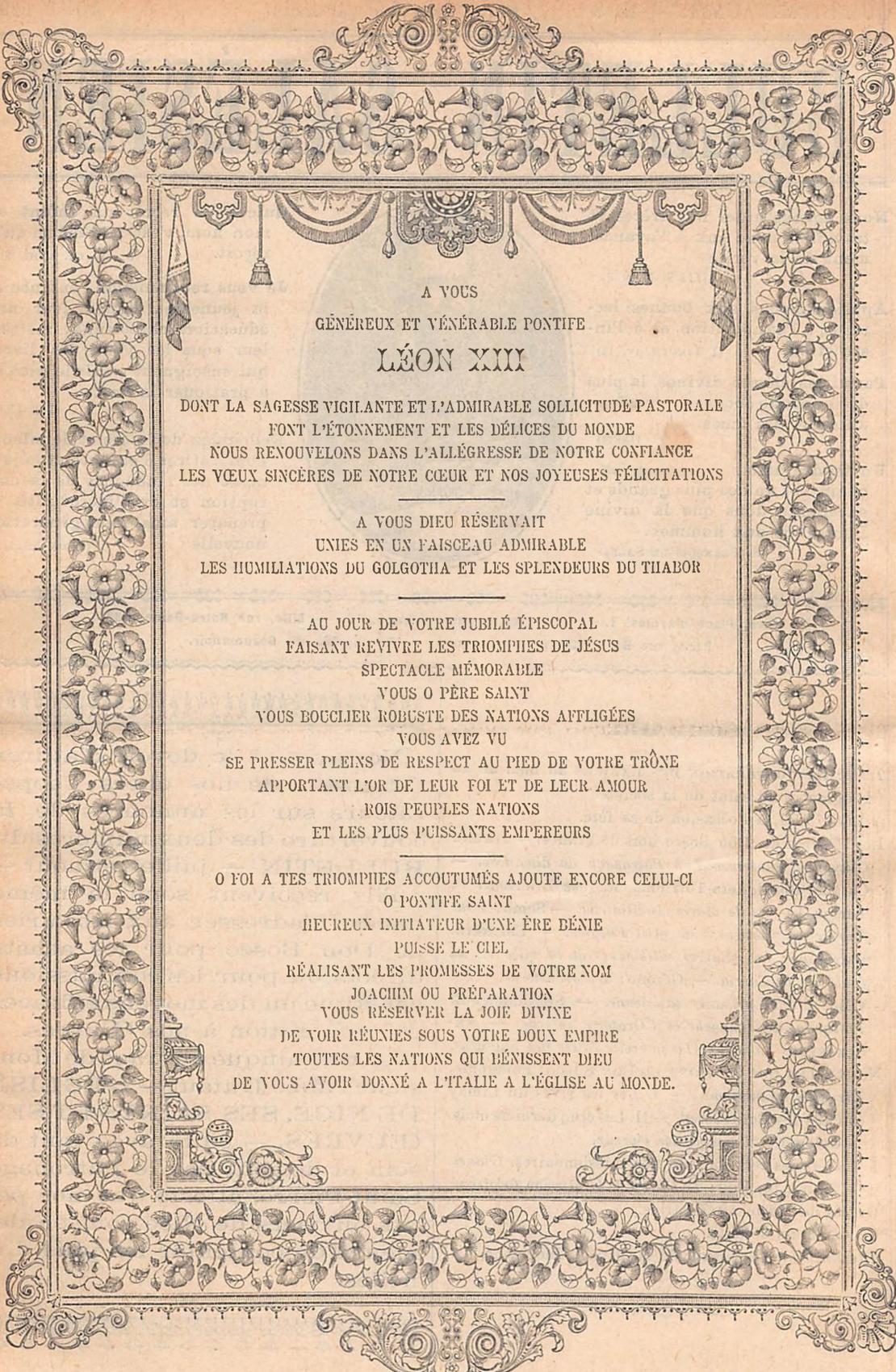
Illustrations: Le bateau de la Mission fulgienne.



Nous avons le devoir d'attirer l'attention de nos chers Coopérateurs sur les annonces de la couverture des deux numéros du BULLETIN — juillet et août — qu'ils reçoivent sous la même bande. S'adresser aux librairies de Don Bosco pour les achats directs ou pour les commissions constitue un des moyens efficaces de coopération à nos Œuvres.

Le magnifique ouvrage de Monsieur l'abbé Dufaut — L'ÉGLISE DE NICE, SES SAINTS ET SES ŒUVRES, — édité avec tant de soin et de goût par le Patronage Saint-Pierre, atteste que nos petits ouvriers de Nice sont en demeure de contenter les plus difficiles.





A VOUS
GÉNÉREUX ET VÉNÉRABLE PONTIFE

LÉON XIII

DONT LA SAGESSE VIGILANTE ET L'ADMIRABLE SOLLICITUDE PASTORALE
FONT L'ÉTONNEMENT ET LES DÉLICES DU MONDE
NOUS RENOUVELONS DANS L'ALLÉGRESSE DE NOTRE CONFIANCE
LES VŒUX SINCÈRES DE NOTRE CŒUR ET NOS JOYEUSES FÉLICITATIONS

A VOUS DIEU RÉSERVAIT
UNIES EN UN FAISCEAU ADMIRABLE
LES HUMILIATIONS DU GOLGOTHA ET LES SPLENDEURS DU THABOR

AU JOUR DE VOTRE JUBILÉ ÉPISCOPAL
FAISANT RÉVIVRE LES TRIOMPHES DE JÉSUS
SPECTACLE MÉMORABLE
VOUS O PÈRE SAINT
VOUS BOULIER ROBUSTE DES NATIONS AFLIGÉES
VOUS AVEZ VU
SE PRESSER PLEINS DE RESPECT AU PIED DE VOTRE TRÔNE
APPORTANT L'OR DE LEUR FOI ET DE LEUR AMOUR
ROIS PEUPLES NATIONS
ET LES PLUS PUISSANTS EMPEREURS

O FOI A TES TRIOMPHES ACCOUTUMÉS AJOUTE ENCORE CELUI-CI
O PONTIFE SAINT
HEUREUX INITIATEUR D'UNE ÈRE BÉNIE
PUISSÉ LE CIEL
RÉALISANT LES PROMESSES DE VOTRE NOM
JOACHIM OU PRÉPARATION
VOUS RÉSERVER LA JOIE DIVINE
DE VOIR RÉUNIES SOUS VOTRE DOUX EMPIRE
TOUTES LES NATIONS QUI BÉNISSENT DIEU
DE VOUS AVOIR DONNÉ A L'ITALIE A L'ÉGLISE AU MONDE.

LA COOPÉRATION DES LAÏQUES

au bien de la religion et au salut de la société

Dieu, dans sa toute-puissance et sa sagesse infinie, peut et sait gouverner le monde, parce qu'il en est la cause première; Il a daigné cependant et daigne aujourd'hui encore le régir et le gouverner par le moyen des causes secondes. Dans l'ordre matériel, par exemple, Il se sert du soleil pour réchauffer la terre, de la pluie pour la féconder, du labour de l'homme pour la cultiver, l'ensemencer, en un mot, pour en faire une source de vie au profit de l'humanité. Et cette conduite de Dieu à l'égard de la création, elle est la règle générale de sa Providence dans l'ordre matériel.

Mais dans l'ordre moral comme dans l'ordre spirituel, Dieu ne procède pas autrement.

Pour instruire les hommes, pour les guider dans le chemin de la vie éternelle, Dieu a recours tantôt au ministère des anges, tantôt à celui d'hommes choisis à cet effet parmi leurs frères. De sorte qu'après avoir été Lui-même, aux premiers âges du monde et pour nos ancêtres, à la fois père, maître, législateur et juge, Il voulut ensuite que ces diverses délégations de son autorité fussent confiées, au moins ordinairement, aux pères de famille, aux patriarches, aux prêtres, aux prophètes et aux princes; par exception, dans des cas particuliers et extraordinaires, Il intervint directement, sans recourir à aucun intermédiaire, tout en se servant parfois encore des anges, qui devenaient ainsi ses ministres et ses coadjuteurs pour le bien de l'homme.

Ce qu'Il s'était en quelque sorte imposé sous l'ancienne Loi, le Seigneur a continué de le pratiquer sous la Loi nouvelle, sous la Loi évangélique ou Loi de grâce.

Pour établir un nouvel ordre de choses et accomplir ses promesses, Dieu envoya sur la terre son divin Fils, qui allait se faire visiblement le guide, le maître et le rédempteur des hommes; mais le Fils de Dieu fait homme, Notre-Seigneur Jésus-Christ, bien qu'Il eût le pouvoir et la science nécessaires pour travailler seul à la grande œuvre de notre rédemption, voulut à son tour, à l'exemple

de son Père, s'associer des auxiliaires, dont le rôle était de concourir avec Lui à procurer la gloire de Dieu, le salut du monde et de Le seconder dans l'exercice de sa divine mission.

Et nous Le voyons, durant sa vie mortelle, s'entourer de douze apôtres, puis de soixante-douze disciples. Il les emmène avec Lui pour les associer à la prédication de sa divine Loi, ou bien Il les envoie deux à deux semer en Son nom la bonne nouvelle et annoncer aux foules que le règne de Dieu allait se fonder, que le temps de la miséricorde sans bornes était arrivé.

Enfin, quand Il remonte au ciel et cesse d'être visible ici-bas, Il laisse sur la terre un corps investi d'un magistère et chargé d'un ministère, une société d'hommes ayant mission de continuer son œuvre, de prêcher, d'administrer les sacrements, d'absoudre des péchés, de sanctifier et de gouverner les croyants; en les quittant, Il leur donne le pouvoir de s'agréger d'autres hommes aptes à partager leur charge élevée, puis leur promet d'être avec eux jusqu'à la fin du monde. Aussi est-ce avec raison que saint Paul s'attribuait et donnait à ses compagnons de prédication le nom de coadjuteurs ou coopérateurs de Dieu : *Dei adjutores sumus* (1).

Mais l'action du clergé serait privée d'une partie considérable de son influence sanctifiante si les fidèles se désintéressaient du salut de leurs frères. De tout temps, dans l'Église, les évêques et les prêtres ont groupé autour d'eux, pour les appliquer à des œuvres de zèle, d'apostolat proprement dit et de charité, les dévouements qu'ils avaient pu discerner ou faire naître au sein de leur troupeau. Sans remonter aux premiers siècles du christianisme, où le monde païen, rongé par l'égoïsme le plus odieux, admira si fort la mise en pratique, parmi les disciples de Jésus-Christ, de la parole divine: « A chacun des hommes Dieu a confié le soin de son prochain. » *Deus mandavit unicuique de proximo suo* (2), nous trouvons au moyen âge, dans les Corporations, Confréries et mille sociétés du même genre, une puissante organisation des forces vives des masses chré-

(1) I. COR., III, 9.

(2) ECCL., XVII, 12.

tiennes, en vue de seconder, à l'égard du corps social tout entier, l'action sacerdotale à tous ses degrés.

Les siècles plus rapprochés de nous ont pu saper, ébranler, bouleverser et même détruire, en partie et en certains pays, cette organisation: ils n'ont rien su mettre à sa place sans le secours de l'Église. Forte de ses promesses divines, fière de sa fécondité qui garnit rapidement et reforme devant l'ennemi de tout bien les rangs d'une armée qu'affaiblit sans cesse la mort des vaillants, mais aussi la trahison des faux frères et la fuite des lâches, jamais comme à notre époque l'Église ne s'est appuyée avec autant de confiance et dans de telles proportions sur l'apostolat des laïques.

Guidé par les évêques et les prêtres, cet apostolat n'a reculé devant aucun des envahissements de l'enfer. A la moindre menace faite aux âmes, les laïques ont opposé, avec l'audace que donne la foi, une action prompte, généreuse, efficace, à laquelle n'ont jamais manqué les bénédictions d'En-Haut. Sur tous les terrains où le mal avait dressé ses batteries, ils ont élevé des ouvrages de défense; et quand ils tombent pour la bonne cause, c'est souvent loin des lignes de leur camp et dans l'héroïsme d'une offensive que la prudence humaine pourrait taxer de folie, si cette folie n'était avant tout celle de la Croix. Les Conférences de Saint-Vincent de Paul, la Société de Saint-François Régis, l'Œuvre de la Propagation de la Foi, l'Œuvre de la Sainte-Enfance, l'Association de Saint-François de Sales (Propagation de la Foi à l'intérieur de la France), l'Œuvre du dimanche, l'Hospitalité de nuit, les Œuvres de presse, l'enseignement chrétien, en un mot, des multiples entreprises de charité intellectuelle, morale et matérielle qui honorent notre époque, quelle est celle dont les laïques ne sont point les créateurs presque toujours ou au moins l'âme, le soutien, le rouage le plus actif et souvent même l'unique moteur apparent?

Il y a plus. La femme ayant coopéré avec l'homme à la ruine du genre humain, pour relever et sauver celui-ci, Dieu voulut que la femme prêtât à l'homme son concours. Et sa volonté à ce sujet, Il la manifesta dès le commencement. En effet, tandis qu'Il promettait

le divin Réparateur de la première chute, il indiquait aussi à la première femme, en termes clairs, qu'elle écraserait la tête du serpent. Durant les quarante siècles qui s'écoulèrent jusqu'à la venue du Messie, plus d'une fois Dieu se plut à se servir du sexe faible pour mener à bien des entreprises où était en jeu sa plus grande gloire, pour servir les intérêts du peuple choisi, pour sauver les âmes. Les Saints Livres sont remplis d'exemples de cette conduite de Dieu.

Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, devient entre les mains du Seigneur un instrument docile qui guide les femmes des Hébreux, après les avoir formées à chanter des hymnes de louange et de gratitude, pour remercier Dieu d'avoir sauvé son peuple du glaive des Égyptiens, par le passage miraculeux de la mer Rouge. Nous trouvons ensuite Débora, qui reçoit surnaturellement la mission de délivrer ce peuple et de l'affranchir du joug oppresseur de ses ennemis; Judith, inspirée d'En-Haut pour faire lever le siège de Béthulie et, par suite, épargner à cette cité les horreurs de l'extermination dont la menaçait Holoferne, général des Assyriens; enfin, pour ne pas allonger cette liste, citons Esther, choisie pour rendre le roi Assuérus propice aux Juifs et préparer à ceux-ci le terme de leur esclavage et de leur exil, en les ramenant dans leur patrie.

La Loi de grâce nous présente une conduite divine en tout semblable à celle dont la Loi de crainte offrait le spectacle. Sans doute, Jésus-Christ est l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, l'unique cause efficiente de notre salut, et, selon le mot de saint Paul, notre unique rédemption; toutefois, pour être magnifique dans ses largesses, Jésus-Christ voulut associer à la grande œuvre du rachat de l'humanité Marie, sa divine Mère, en accordant à ses mérites incomparables, à son patronage et à son intercession une vraie toute-puissance de supplication. Et Marie a correspondu à ce dessein de Dieu avec un amour et un zèle dignes de Celle qui devait être appelée Reine de apôtres, *Regina apostolorum*.

La tradition et les saints Pères nous racontent les grandes choses qu'Elle a accomplies en faveur de l'Église naissante, au cours de douze ans et plus de

sa vie terrestre après l'ascension du Sauveur, l'appui qu'Elle a prêté aux apôtres, aux premiers évêques et aux prêtres établis par eux, la consolation et le réconfort qu'Elle prodigua aux premiers chrétiens au milieu des fureurs de la persécution soulevée contre eux par la synagogue perfide. Et nous trouvons Marie au Cénacle avec les disciples, dans l'assemblée des fidèles pour prendre part aux offices divins et pour recevoir la sainte communion; nous retrouvons Marie à Jérusalem avant et après le moment où les Apôtres durent se séparer pour marcher à la conquête du monde, à Ephèse avec Jean l'Évangéliste, et même en Espagne, comme le veut une tradition locale, d'après laquelle la Mère de Jésus aurait daigné apparaître miraculeusement à saint Jacques pour l'encourager.

A l'exemple de la Mère du Sauveur, une foule de pieuses femmes, — vierges, veuves ou épouses — prêtèrent toujours à l'Église un appui efficace pour faire connaître Notre-Seigneur Jésus-Christ, propager sa religion et enfin étendre au plus grand nombre d'âmes possible les effets bienfaisants de sa divine charité. Tout le monde sait qu'un groupe de pieuses femmes suivait Jésus, afin de pourvoir à ses besoins et à ceux du Collège apostolique; tout le monde connaît aussi quelle part souverainement importante eurent ces mêmes femmes, dès l'origine, dans l'énergique affirmation de la vérité capitale du christianisme: la résurrection de Jésus-Christ.

Quant à l'action efficace des femmes chrétiennes dans toutes les œuvres de zèle, elle s'est affirmée aux premiers jours de l'Église et pour ne jamais plus se démentir. Partout et toujours, à côté du ministre de l'Église, nous trouvons des femmes chrétiennes se dépensant pour procurer sans mesure la gloire de Dieu, travailler au salut des âmes et adoucir les maux dont souffrent les malheureux de tout ordre. A chaque page de l'histoire de l'Église on est sûr de rencontrer le nom et de lire la vie admirable de quelque-une de ces amies de Dieu. Comment ne point rappeler ici Marthe, Madeleine et Marcelle, leur servante, venues de la Palestine en Provence avec saint Lazare et saint Maximin, le premier, mort évêque de Marseille, et le second, évêque d'Aix? Et puis nous trouvons Priscille à Corinthe et Thècle à Iconium, travaillant

sous la direction de saint Paul; à Rome, Pudentienne et Praxède se dévouant à la cause de Jésus sous les premiers Papes; à Milan, Marcelline auprès de son frère saint Ambroise; Paule et saint Jérôme; à Constantinople, Démétriaque et saint Jean Chrysostôme; enfin, pour clore une énumération que nous pourrions prolonger encore, contentons-nous de citer sainte Françoise Romaine, sainte Catherine de Sienne, sainte Angèle Mérici, la bienheureuse Catherine de Racconigi, sainte Jeanne-Françoise de Chantal et mille autres fidèles servantes du Seigneur. Simples et faibles femmes, les unes embaumant de leurs vertus le monde au milieu duquel elles se sont sanctifiées, les autres marchant sous l'étendard de l'obéissance, toutes, par la parole, par l'exemple et le sacrifice, ont exercé autour d'elles et au loin un apostolat insigne, toutes ont gagné et gagnent encore à Dieu des âmes que l'on ne saurait compter.

De tout ceci, il résulte avec la dernière évidence que la coopération des laïques de l'un et de l'autre sexe au bien de la religion et au salut de la société, pour le soulagement des misères spirituelles et corporelles, entre dans les vues de la Providence. Ce fait indubitable et d'un caractère essentiellement divin, loin d'affaiblir en nous l'idée de la bonté, de la puissance et de la sagesse de Dieu, doit l'accroître et la fortifier. C'est que cette voie de miséricorde nous fait toucher du doigt que le Seigneur est bon, puissant et sage au point de nous communiquer ces trois attributs et de nous rendre ainsi, à titre absolument gratuit, nous, par nature misérables créatures et serviteurs inutiles, de parfaits instruments de sa gloire.

Ces quelques réflexions doivent être pour les laïques si méritants des deux sexes enrôlés parmi les Coopérateurs salésiens, un motif de réel et surnaturel encouragement. Sous la direction des Pasteurs légitimes préposés au gouvernement de l'Église de Jésus-Christ, qu'ils redoublent de ferveur et d'activité, afin d'être de plus en plus, entre les mains de Dieu, de puissants instruments de sa plus grande gloire pour le salut d'âmes innombrables.

LES ŒUVRES DE DON BOSCO hors de France

ITALIE.

GIAVENO. — Ouverture d'un Patronage du dimanche. — Giaveno est un bourg important situé à 25 kilomètres de Turin. Par deux fois, en 1850 et en 1852, les premiers fils de Don Bosco y avaient fait la retraite annuelle.

Plus tard, en octobre 1860, Don Bosco était retourné à Giaveno pour y ouvrir un Petit Séminaire qui, grâce à la direction imprimée par notre bien-aimé Père, est depuis longtemps pour le diocèse de Turin une abondante pépinière de solides vocations ecclésiastiques.

Cette vaste paroisse avait grand besoin d'un Patronage de filles. Sous l'inspiration de M. le chanoine Bernero, curé de Giaveno, deux de nos Coopératrices acquirent un local assez spacieux pour y loger plus tard des internes, et l'offrirent à Don Rua en le priant de confier le plus tôt possible cette Œuvre aux Filles de Marie Auxiliatrice.

La prise de possession solennelle eut lieu le 23 avril, fête du Patronage de Saint-Joseph. Les Sœurs de Don Bosco reçurent un accueil enthousiaste, aux joyeuses fanfares de la musique du pays, laquelle ne prête jamais son concours à une solennité purement profane.

Prises à la descente du tramway, les Sœurs furent accompagnées triomphalement à leur demeure par une foule considérable où les petites filles occupaient le rang qui leur appartenait dans cette démonstration. L'une d'elles venait de souhaiter fort gracieusement la bienvenue aux religieuses, quand un tout petit homme, — peut-être le frère de l'oratrice — se faufilant auprès des deux Supérieurs représentant à la cérémonie le successeur de Don Bosco, D. Sala et D. Francesia, les chargea de demander à Don Rua l'établissement, à brève échéance, d'un Patronage de garçons. L'air décidé du pétitionnaire et la force des considérants de sa requête produisirent sur ses interlocuteurs la meilleure impression; tôt ou tard des supplicants de ce calibre sont nécessairement exaucés... Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette affaire qui intéresse tant de petites âmes.

M. le vicaire forain bénit la nouvelle chapelle et D. Sala y célébra la première messe. M. le maire s'était fait représenter par sa femme et sa fille.

À la cérémonie du soir, D. Francesia prit la parole pour promettre aux Filles de Marie Auxiliatrice la spéciale protection de leur Père, le vénéré Don Bosco, auquel ce religieux pays était si cher, à cause des souvenirs de famille que les Salésiens ont la joie d'y retrouver. L'orateur conclut en rappelant aux religieuses comment elles doivent gagner le cœur des enfants du Patronage.

La musique dont nous avons parlé rehaussa la solennité du salut du T. S. Sacrement.

Nos bienfaiteurs de Giaveno ne tarderont pas à voir s'opérer sous leurs yeux, pour le plus grand profit des âmes, des merveilles de grâces et de sanctification. Ces merveilles, ils les verront plus tard, mais près de Dieu et sous forme de récompense. Nos œuvres nous suivent après la mort; et quand ces œuvres sont saintes, elles se retrouvent toutes autour de notre couronne.

CATANE, BORDIGHERA-TORRIONE, RAGUSE INFÉRIEURE et TURIN — La fête de Marie Auxiliatrice est solennisée avec amour par des âmes dont le nombre s'accroît tous les ans.

À *Catane* (Sicile), la population a pris part aux pieuses manifestations des diverses familles salésiennes de la cité.

À *Bordighera-Torrione* (près Vintimille) la Vierge de Don Bosco est titulaire de l'église. Aussi cette fête patronale provoque-t-elle régulièrement un grand concours de fidèles. Cette année-ci, le chrétien empressement des foules a dépassé tout ce que la foi des populations de ce coin enchanteur de la Corniche avait jusqu'ici réalisé.

La maîtrise de notre Maison d'Alasio, chargée de la partie musicale de la fête, s'en est acquittée avec succès.

Don Albéra, bien connu de nos amis de France, avait reçu de notre vénéré Père Don Rua mission de présider les solennités et de donner à nos Coopérateurs la conférence de règle.

La procession, qui avait attiré les fidèles des pays voisins, fut un vrai triomphe pour la Vierge Auxiliatrice; et ce triomphe revêt un caractère de touchante protestation si l'on songe que les Vaudois cherchent à semer leurs hérésies dans la région.

Aussi n'est-ce pas sans intention que Don Bosco a voulu établir, au centre même de la propagande impie de la secte vaudoise, un foyer de dévotion à Celle qui « dans le monde entier, a exterminé à elle seule toutes les hérésies, » comme le chante l'Église.

À *Raguse Inférieure* (Sicile) la Madone de Don Bosco est fêtée en grande solennité depuis cinq ans. La piété des fidèles se traduit par un extraordinaire empressement à s'approcher de la sainte table: de tous les tributs qu'on puisse offrir à Marie, il n'en est point qui lui soit plus agréable et qui ne donne plus sûrement aux âmes les grâces de salut. Les prêtres pleins de zèle qui préparent ces profits surnaturels à leur troupeau goûtent, dès ce monde, les joies et les récompenses promises aux apôtres.

Au mois de juin dernier, en rendant compte de nos fêtes de *Turin*, nous avons parlé (1) d'un riche ex-voto offert par le personnel de la filature de coton de *Valdocco*.

Après avoir assisté en corps à une messe dans le sanctuaire, les ouvriers et ouvrières ont adressé, le soir même de la fête, la lettre suivante à Don Rua :

(1) Voir *Bulletin* de juin, p. 130.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

Les ouvriers et ouvrières de la filature de coton de *Valdocco* éprouvent le besoin de vous remercier vivement de l'accueil que vous leur avez réservé à l'occasion de l'offrande qu'ils ont faite de leurs cœurs à Marie Auxiliatrice. Cet accueil, qui les a profondément impressionnés, a ravivé puissamment la foi dans leurs cœurs, et les a encouragés à être toujours pleins de confiance en l'intercession et la protection d'une Mère si élevée en dignité.

Louée soit Marie Auxiliatrice de ce que, malgré les temps mauvais traversés par notre patrie, le flambeau de la foi est encore si ardent. Le matérialisme peut continuer sa guerre sourde; que l'on cherche à semer corruption et perversion: on pourra détruire les corps: les âmes, les cœurs, la foi, jamais. Nés à l'ombre du sanctuaire de Marie, comment pourrions-nous mentir à notre origine au point d'être un seul instant sans invoquer cette Vierge bénie comme notre consolation, notre secours et notre plus solide espérance?

Marie, nous en avons l'espoir, nous préservera des périls continuels dont nos corps et nos âmes sont entourés, récompensant ainsi la confiance illimitée que nous avons mise en Elle.

Et vous, très révérend Père, priez et faites prier pour nous, afin que Dieu nous garde au cœur la foi, grâce qui nous vaudra de pouvoir nous proclamer toujours les dignes enfants de Marie, fidèles à leur origine.

Vos très dévoués

LES OUVRIERS ET LES OUVRIÈRES
DE LA FILATURE DE COTON DE
VALDOCCO.

Turin, 24 mai 1893.

Un mot encore sur ces braves gens. Le dimanche 25 juin, au nombre de *cinq cents*, ils sont venus au sanctuaire de Marie Auxiliatrice pour y célébrer avec nous la fête de saint Louis de Gonzague. Notre vénéré Père Don Rua se fit une joie de leur dire lui-même la messe; et après l'évangile, il leur adressa une allocution toute affectueuse, pour les exhorter vivement à rester de bons ouvriers, ennemis jurés du blasphème et du vice impur. A titre de souvenir de cette cérémonie, chacun des auditeurs de Don Rua reçut une médaille de saint Louis de Gonzague.

SCHIO (Vicence). — **Pour fournir un vêtement à un petit Fuégien**, les enfants du Patronage du dimanche de Schio ont offert spontanément, à un prêtre de Don Bosco qui venait de faire une conférence, tout l'argent destiné à leurs menus plaisirs. La médaille de Marie Auxiliatrice que reçurent ces bons petits leur rappellera cette heure de générosité; mais la Vierge de Don Bosco, qui aime d'un amour particulier les pauvres âmes de la Terre de Feu, gardera, dans son cœur de Mère, le souvenir de l'élan charitable dont le récit devait embaumer cette revue rapide de Œuvres de Don Bosco hors de France.

ESPAGNE.

BARCELONE. — **Les Œuvres salésiennes de la ville et du faubourg de Sarriá** continuent à être bénies dans une mesure qui élargit tous les jours le cercle de nos bienfaiteurs.

A Barcelone, le *Recreo dominical* (Patronage du dimanche) est fréquenté par un très grand nombre d'enfants, que le zèle des fils de Don Bosco arrache aux séductions de la rue, et dont leurs soins font en peu de temps des chrétiens courageux, solidement attachés aux pratiques de notre sainte religion.

A Sarriá, faubourg important de Barcelone, près de quatre cents enfants sont élevés, à titre d'internes, dans l'Oratoire — *Valleres salesianos*. Cette Œuvre, qui ne compte pas encore neuf ans d'existence, a déjà donné des résultats dont tous les gens de bien proclament la portée religieuse et sociale, en même temps que l'admirable opportunité.

Les ateliers de cet Oratoire travaillent encore à meubler et décorer la belle église dont nous avons entretenu nos lecteurs, dans un de nos derniers numéros (1).

GÉRONE. — « **L'école externe** a vu se multiplier tellement le nombre des élèves, écrit le Directeur, que nous ne savons plus où les mettre. Le Patronage du dimanche est très fréquenté. Nous aurions grand besoin d'augmenter le nombre des internes. C'est par centaines qu'il faut compter les demandes concernant de pauvres petits dont l'acceptation s'impose: mais où les loger? Nous avons entrepris de nouvelles constructions: hélas! elles vont leur bon petit train de tortue: notre bourse est si plate!... Les deux malheureux maçons qui composent tout le personnel de nos *chantiers* ne sont pas toujours certains d'être payés au bout de la semaine... »

SÉVILLE. — **L'école primaire salésienne**. — Au commencement de l'année, près du Patronage du dimanche qui fonctionnait déjà depuis un an, nos confrères ont ouvert une vaste école primaire où les enfants du peuple se sont empressés d'accourir.

Les Salésiens, qui se sont installés dans un ancien couvent de Trinitaires, desservent l'église publique dépendant de ce couvent et dédiée à la Sainte Trinité.

Séville attend beaucoup des fils de Don Bosco: la Vierge Auxiliatrice saura récompenser la foi et la charité active de cette catholique cité.

SANTANDER. — **Le Patronage du dimanche et l'Oratoire interne** rencontrent des sympathies de plus en plus généreuses.

Le 4 juin dernier, a vu l'inauguration de la chapelle provisoire de l'Oratoire, en présence d'une foule qu'un même sentiment de bienveillance avait recrutée dans tous les rangs de la population.

Nos enfants chantèrent une messe en musique. A l'élévation, une fanfare composée de cinquante jeunes exécutants fit entendre la marche royale espagnole jouée avec beaucoup de délicatesse.

Le soir, une excellente Coopératrice obtint sans difficulté la permission d'offrir un bon goûter à nos enfants et à plusieurs invités; la même personne fit tirer un beau feu d'artifice.

(1) Voir *Bulletin* de mars 1893, p. 68.

Les visiteurs examinaient tous avec intérêt les plans du futur Oratoire, où l'on pourra admettre plus de cinq cents internes; tout nous dit que la Providence suscitera, nombreux et pleins d'ardeur charitable, des bienfaiteurs dont les largesses puissent permettre la prompt construction de nouveaux ateliers.

La *Ligue des pères de famille* de Lierganes a voulu donner aux Salésiens comme les arrhes des générosités qu'ils attendent. Cette *Ligue*, fondée sur le modèle de celles qui existent à Madrid, a pour but de refréner l'immoralité dont les ravages font tant de mal à la jeunesse. Aussi, les pères de famille de Lierganes, convaincus que les Œuvres salésiennes de Santander sont la réalisation pratique du but de la *Ligue*, ont-ils tenu à offrir au Directeur de l'Oratoire de cette ville le montant de la collecte faite au cours de la première réunion.

ANGLETERRE.

LONDRES. — **La nouvelle église des Salésiens.** — Un journal de Naples, la *Libertà Cattolica*, reçoit de son correspondant de Londres une longue lettre dont le passage suivant a sa place toute marquée au *Bulletin*:

« Si la mission des Salésiens est partout providentielle, de l'Italie à la Patagonie, à Londres elle ne l'est pas moins qu'ailleurs.

» Quand l'humble caravane des Salésiens débarqua dans la grande cité, elle était pauvre et dépourvue de tout élément humain de succès, mais confiante en sa haute et noble mission, riche aussi de ces vertus qui ont la force de régénérer les peuples. Le Seigneur commença à bénir les labeurs des fils de Don Bosco, et, peu à peu, leur fournit une modeste habitation, puis une chapelle; mais bientôt chapelle et maisonnette ne suffirent plus aux besoins de l'œuvre naissante. Les Salésiens se mirent à désirer de toute leur âme une église. Et voici qu'elle s'élève maintenant, assez grande et assez belle pour répondre aux vœux des plus exigeants.

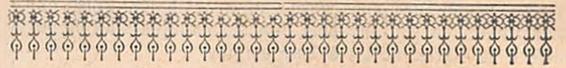
» La pose de la première pierre date d'août dernier, et aujourd'hui le gros œuvre est à peu près terminé. L'inauguration de ce vaste et gracieux édifice aura lieu en octobre prochain; et l'on compte, pour cette cérémonie, sur la présence de Don Rua, Supérieur général des Salésiens.

» A mon humble avis, la venue du Supérieur général des Salésiens dans cette métropole de la reine des mers devrait marquer deux événements: la pose de la première pierre d'un Internat, désormais indispensable, et l'ouverture, à Londres, d'une autre Maison salésienne, avec chapelle, à l'extrémité opposée de l'Œuvre actuelle.

» En quelques années, le zèle des fils de Don Bosco s'est révélé au monde entier; pour ce qui regarde Londres, ils y dirigent une école fréquentée par plus de cinq cents élèves, dont un bon nombre se destine à la carrière ecclésiastique. Dès lors, comment douter que nos désirs ne se réalisent pleinement, et que Londres ne nous offre le spectacle toujours plus consolant de l'activité des Salésiens? Un but aussi élevé que le leur ne saurait manquer de recueillir les sympathiques suffrages de tout le monde, sans excepter les dépositaires de l'autorité. »

Notre vénéré Père Don Rua serait heureux d'exaucer l'aimable correspondant de la *Libertà Cattolica*, s'il le pouvait dans la mesure où il le désire lui-même. Mais ce résultat dépend, en grande partie, du chroniqueur si bien disposé à l'égard des fils de Don Bosco. A lui donc de faire une douce violence au Maître de la moisson, afin d'obtenir à la Pieuse Société salésienne de voir doubler le nombre de ses ouvriers de salut; à lui, également, de recruter à nos Œuvres de Londres de nouveaux bienfaiteurs. Et pourquoi ne commettrions-nous pas, en terminant, une indiscretion de taille à exciter le zèle de notre ami? Qu'il le sache donc et ne le... garde pas pour lui seul: si l'humble caravane salésienne a pu accomplir les merveilles dont s'étonne et demeure édiflée la grande cité, c'est en contractant de lourdes dettes...

Ce secret ne pèsera point au bienveillant chroniqueur, s'il a soin de le confier à beaucoup de bonnes âmes alligées des épines des richesses d'ici-bas.



A TRAVERS LES RELATIONS

DE NOS MISSIONNAIRES

GLANES

TERRE DE FEU. — Le bateau de la Mission fuégienne. — Nos lecteurs se rappellent que Don Fagnano, préfet apostolique de la Patagonie méridionale et de la Terre de Feu, réclamait à cor et à cris un bateau pour le service de sa Mission (1). Grâce aux générosités des amis de Don Bosco, le bienheureux bateau, acheté au Chili, dessert maintenant d'une façon régulière les diverses stations établies de l'autre côté du détroit de Magellan.

Don Beauvoir, chargé par Don Fagnano de faire cette acquisition, a donné une intéressante relation du voyage *mouvementé* qu'il a dû entreprendre pour amener la goëlette du Chili à la Terre de Feu. Cette relation, qui est en même temps le récit d'une grâce de la Vierge de Don Bosco, est illustrée: tout autant de raisons pour n'en point priver nos amis de France.

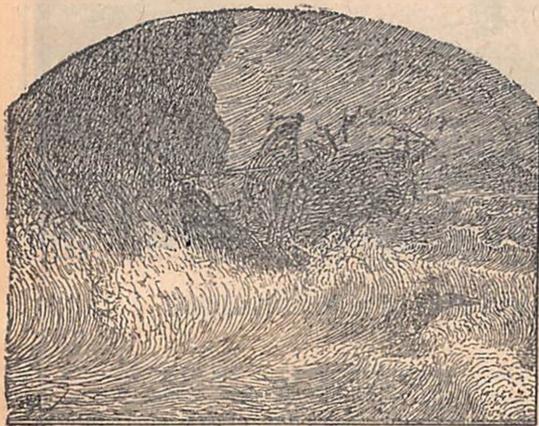
Le départ eut lieu le 1^{er} avril 1892, vers 4 heures soir, du port de Dalcahue (île Chiloe) par une très bonne brise. L'équipage, y compris le missionnaire, se composait de quatorze personnes. On salua à Caraca la famille du pilote, à Méhinda (l'un des Gaytecas) le gouverneur maritime, puis on s'engage dans le canal de Darwin, où il faut louvoyer cinq jours durant, à cause du vent contraire.

Enfin, voilà le Pacifique! Hélas; en dépit de son nom, le Pacifique, ce jour-là, ne l'est point du tout; et nos pauvres voyageurs de danser pendant trente heures, par un fort vent d'ouest, un brouillard à couper au couteau et une pluie dé-

(1) Voir *Bulletin* d'août 1892, p. 122, et de mars 1893, p. 71, col. 1.

desespérante. Des lames monstrueuses élevaient violemment sur leurs crêtes effrayantes la pauvre coquille de noix, pour la précipiter aussitôt dans un gouffre liquide, d'où elle recommençait la terrifiante ascension. Ces angoisses avaient duré un jour entier et une partie de la nuit, quand la tempête, redoublant de rage, arrache la vergue de la grande voile et l'emporte au loin. Une partie de la voilure est bientôt déchiquetée en mille pièces; le reste, serré à grand peine, ne peut plus être de réelle utilité.

A ce moment, malgré l'obscurité, les malheureux s'aperçoivent que le petit navire, à moitié désemparé, court droit vers un écueil gigantesque et menaçant.



Un acte de contrition monte de tous les cœurs, en même temps qu'un cri vers Marie étoile de la mer. Le timonnier parvient à donner un coup de barre à quelques brasses de l'écueil et la goëlette gagné le large.

Dans le canal de Messière, le port de Balenas offre un abri sûr; nos voyageurs en profitent pour prendre un peu de repos et se remettre de leurs émotions.

Le dimanche des Rameaux, on jeta l'ancre près de l'île Black, et Don Beauvoir célébra le saint sacrifice. En vertu d'une promesse faite durant la tempête, tout l'équipage s'approcha des sacrements.

Dans le port Grappler, le missionnaire trouva un canot monté par huit Indiens. Il leur fit quelques présents, mais ne put en aucune façon les décider à le suivre.

Un peu plus loin, quelques feux apparaissaient dans les terres; comme il fallait poursuivre le voyage, Don Beauvoir dut renoncer à une exploration qu'il eût entreprise de si grand cœur.

Le samedi-saint, arrivée à Porto Bueno. De fait, ce port est excellent. Situé par 51° de latitude sud et 74° 10' de longitude ouest de Greenwich, à l'est de l'île Espérance, il présente un aspect enchanteur. Avec ses flots, ses gracieuses échancrures, ses fraîches cascades, ses bois, ses prés et sa végétation luxuriante, en une saison où la neige abonde dans tout le détroit, Porto Bueno donne l'illusion d'un parc royal. Aussi tous les bâtiments à voile ou à vapeur de passage y jettent l'ancre au moins une nuit et même durant des journées entières. Don Beauvoir put se convaincre que tout récemment le navire

de guerre italien *Americo Vespucci* et les paquebots allemands *Gulf Suez* et *Roma* avaient stationné à Porto Bueno.

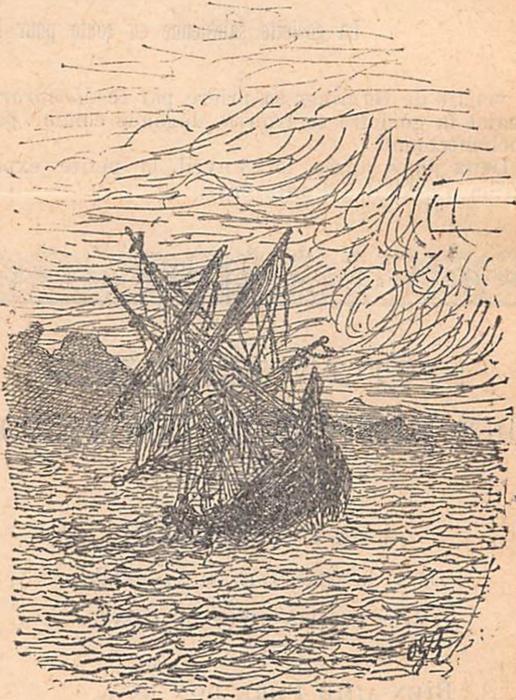
Le saint jour de Pâques, après la sainte messe et le sermon de circonstance, la petite expédition se remit en route.

Quatre jours de marche lui permirent de faire cent milles à travers bien des dangers, et de jeter l'ancre dans un port très sûr du canal Tamar. Don Beauvoir donna à cette baie magnifique le nom de *Port Marie Auxiliatrice*. Peu après l'avoir quitté, nos chers voyageurs revirent le détroit de Magellan, dans lequel un fort vent de sud-ouest leur fit parcourir soixante milles en moins de quatre heures.

A la tombée de la nuit, le vent devint contraire. Les ténèbres étaient si épaisses que l'on dut renoncer à choisir la route. Tandis que la goëlette était ballottée avec furie d'un côté à l'autre du détroit, un grand cri de notre confrère Foreina vint jeter l'épouvante dans l'équipage: « Écueil! écueil! »

« Forcé à virer, » crie le pilote.

Tout le monde se mit à la barre, et cet effort suprême sauva la goëlette: elle allait donner contre un gros rocher qui se dressait devant elle.

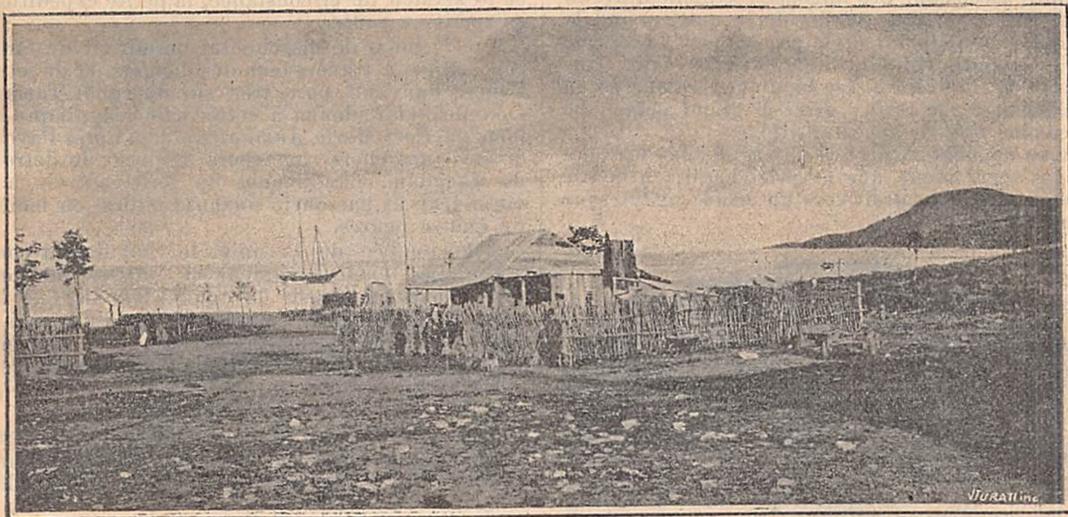


Ce péril conjuré, Don Beauvoir fit mettre le cap sur l'île Dawson que l'on apercevait déjà dans le lointain, puis descendit dans sa cabine. On vint l'y chercher au bout de quelques heures, pour qu'il vérifiât la route suivie: il s'aperçut alors que l'on avait dépassé le but. Pendant qu'il faisait virer de bord, un terrible ouragan fond sur la goëlette, l'éloigne de l'île Dawson et l'oblige à se diriger vers un port du promontoire Saint-Isidore. Tout à coup, le vaillant petit navire s'arrête net avec un craquement sinistre: il venait de s'enfoncer dans un banc de sable. La mer déferle avec fureur, et une horrible tour-

mente de neige vient aggraver les conditions critiques de cet échouement.

Don Beauvoir allait commander le « Sauve qui

peut! » lorsque sans rien dire à ses compagnons il se glisse dans sa cabine, où il récite avec foi le chapelet, suivi des Litanies de la Sainte Vierge;



La goëlette salésienne en route pour l'île Dawson, centre de la Mission^{de} Fuéguenne.

il venait de terminer sa prière par le *Memorare*, quand la goëlette se trouva dégagée comme par enchantement.

Deux jours après, le 23 avril, la petite expédition abordait à Puntarenas.

Don Beauvoir a écrit la relation de ce voyage si accidenté afin que nos chers Coopérateurs puissent remercier, avec lui et ses compagnons, la Vierge de Don Bosco de la protection évidente dont Elle les a couverts durant toute la traversée.

NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO

PATAGONIE

DIX MOIS DE MISSIONS

1. — SUR LES RIVES DU LIMAY.

BIEN-AIMÉ PÈRE DON RUA,

Nous partîmes de Roca le 13 janvier 1892, Don Roggerone, notre confrère Emmanuel Mendez et moi, avec nos quatre montures et une bête de somme portant l'autel, quelque peu de linge de rechange et quelques provisions préparées par les bonnes Soeurs de Marie Auxiliatrice de Roca.

Les côtes du Limay avaient été déjà visitées par Don Fagnano et Don Beauvoir qui accompagnaient, en qualité d'aumônier, les troupes argentines en 1881 et en 1883. Nous étions maintenant les seuls ministres de Dieu

qui allassent visiter ces habitants pour leur prêcher les vérités de l'Évangile et leur porter la paix de Jésus-Christ.

Nous avions choisi une année bien mauvaise; les sauterelles avaient envahi ces champs immenses et fait disparaître toute trace de végétation; pendant la nuit elles nous incommodaient de leurs terribles morsures et dévoraient notre linge.

Notre mission sur les rives du Limay dura un mois. Nous visitâmes une bonne partie des cases des indigènes et quelques familles de blancs dont nous baptisâmes un certain nombre. Dans une seule cabane, une famille de dix personnes reçut le baptême. L'aieule, âgée de quatre-vingts ans, avait été baptisée dans son enfance: elle avait oublié son nom de famille, et celui de son pays, conservant à peine le souvenir de ses parents auxquels elle fut enlevée par les Indiens, avant d'être conduite dans ces régions lointaines. Elle avait oublié la langue et la religion de ses pères, mais à peine eut-elle entendu parler de Dieu, de Jésus-Christ, de l'âme et du ciel, qu'elle voulut recevoir, avec sa famille, les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, auxquels elle se disposa avec une piété admirable.

Cent cinquante nouveaux chrétiens.

Après avoir traversé la plaine qui sépare Roca des Cordillères, et fait 400 kilomètres sur la rive gauche du Limay, nous arrivâmes à Yunin de los Andes. Yunin est une bourgade qui compte une cinquantaine de feux; elle fut fondée en 1879 par l'armée argentine, qui s'avança jusque là pour soumettre les Indiens et délivrer les frontières de leurs continuelles incursions. C'est aujourd'hui la résidence d'un détachement de soldats, subdivisé et établi sur divers points de cette frontière. Yunin se trouve au pied des Andes, et son territoire, très fertile, abonde en pâturages. Au printemps la terre se couvre de fraises en plusieurs endroits; les vallées sont remplies de grands arbres, tandis que les rives des fleuves sont plantées de pommiers qui donnent aux Indiens une sorte de vin qu'ils appellent *chicha*.

Nous passâmes un mois sur ce territoire, pendant lequel nous ne pûmes visiter qu'une partie de la population dispersée çà et là dans les vallées et les gorges des montagnes. Cette mission fut aussi bénie de Dieu. Nous baptisâmes 150 personnes dont un tiers d'indigènes adultes de 15 à 80 ans, un autre tiers d'enfants, fils d'indigènes et le dernier tiers de fils des blancs.

A Sanco-Vado, une cinquantaine de sauvages furent instruits et baptisés. Quelques femmes ne pouvaient d'abord se convaincre du bonheur que donne le baptême; à la fin, vaincues par les remords de leur conscience et par l'exemple de leurs compagnes, elles vinrent le dernier jour nous prier de les baptiser.

Nous remerciâmes le Seigneur de cette nouvelle conquête qui inscrivit dix âmes de plus au livre de vie.

Noble exemple.

Retournés de Sanco-Vado à Yunin, nous eûmes le regret d'apprendre qu'un Indien, poussé par le désir de recevoir le baptême, avait fait quatre-vingt-dix milles pour venir nous voir, mais qu'après nous avoir attendu deux jours, il s'en était retourné chez lui très affligé de ne pouvoir accomplir son dessein.

A cette heure, nous espérons que Dieu aura exaucé son désir, car, après nous, Don Roggerone et Don Gavotto passèrent encore dans ce pays.

Trois cents milles le long des Cordillères. — Ce que dit un ossuaire. — Est-ce saint Antoine?

Notre mission de Yunin terminée, il nous restait à parcourir 300 milles le long des Andes pour arriver à Norquin. Nous avions à évangéliser un grand nombre de villages, tant d'indigènes que de blancs, qu'il fallait au moins parcourir pour baptiser les petits

enfants. Mais la vaste étendue de ce territoire ne nous permit de visiter, à notre grand regret, que quelques familles; nous laissâmes les autres pour notre retour.

A peu de distance du point connu sous le nom de Cura-Chara-Milla (*Roche-autruches-or*), nous vîmes un ossuaire où étaient jetées pêle-mêle les dépouilles d'une trentaine de personnes. Que s'était-il passé? Il y a quelques années, un groupe de soldats en garnison au fort de Codihue avait surpris une caravane de blancs et d'Indiens revenant du Chili, les avaient alignés, attachés les uns aux autres, et, sur un mot de leur terrible capitaine, les avait égorgés sans pitié.

Aujourd'hui, ce monceau d'ossements, dans son muet langage, dit au voyageur jusqu'où peut aller la férocité du cœur humain.

Un autre jour, il se passa un fait presque incroyable, mais qui montre l'ignorance de ces peuples en matière de religion. Le guide qui m'accompagnait, et qui était un soldat, s'étant aperçu que j'avais laissé tomber mon crucifix, le prit et me le présenta, en disant: — Père, voyez ce que vous avez perdu.... Qu'est-ce donc? *Serait-ce saint Antoine?* — « Non, mon enfant, lui répondis-je; » et je pris de là occasion de lui expliquer le mystère de l'Incarnation, qu'il ignorait complètement.

Ici commence une série d'aventures que je résumerai en peu de mots pour être plus court. Nous perdîmes nos chevaux et huit jours de recherches ne suffirent pas pour nous les faire retrouver. Poussés par la faim, ils s'étaient éloignés pendant la nuit à la recherche de pâturages vers des régions inconnues. Nous fûmes donc obligés d'emprunter d'autres montures et de prendre des guides pour éviter mille périls. Traverser de grands fleuves, franchir de hautes montagnes, perdre le chemin et s'égarer des journées entières, coucher sur la dure, se nourrir de chair rôtie à la diable sur la braise, ne voir à notre droite que des cimes élevées, à notre gauche l'immense plaine habitée seulement par des bandes d'autruches, de renards ou de guanaques, tel fut ce voyage de cinq longs jours. Enfin, nous nous trouvâmes de nouveau dans des pays connus et au milieu de populations amies.

A Cadi-hue, Vurin-chenque, Norquin et Nireco, stations qui nous occupèrent chacune pendant huit jours, nous ne rencontrâmes point d'indigènes, mais des familles de blancs, déjà chrétiennes, provenant du Chili, et quelques familles argentines et européennes; nous leur prêchâmes la divine parole et un assez grand nombre s'approcha des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Une heureuse rencontre.

Sur les rives du Rio Lileo nous rencontrâmes notre cher Don Gavotto et son caté

chiste. Il y avait trois ans que nous ne nous étions plus revus.

Aussitôt qu'il nous eût aperçus et reconnus, Don Gavotto, du rivage opposé, précipita à toute bride son cheval dans le courant du Rio, et avec tant d'ardeur que je craignais à chaque instant de le voir tomber et se noyer dans les flots.

Il est difficile d'exprimer la douce émotion qui s'empare du missionnaire lorsqu'il rencontre un confrère dans ces déserts et à travers ces montagnes. Nous nous embrasâmes l'un l'autre dans une mutuelle étreinte, pouvant à peine parler, tant notre joie était grande. Pour fêter ensemble cette heureuse rencontre, nous allâmes demander l'hospitalité à M. Lucca (1) qui nous reçut et nous retint chez lui avec sa bienveillance ordinaire.

Au Chili.

On dit que la nuit porte conseil : le lendemain, en effet, nous résolûmes de nous séparer ; mon cher Emmanuel Mendez et moi nous irions passer la Semaine Sainte dans une de nos Maisons du Chili, tandis que D. Gavotto, D. Roggerone et l'autre catéchiste se rendraient à Chos-Malal pour aider D. Panaro. C'est ce qui arriva. Accompagné de mon catéchiste, je traversai les Andes et j'arrivai le Mercredi-Saint à S. Charles Nuble, puis je partis pour Talca. Je fus reçu d'une manière fort aimable par le directeur de cette Maison, D. Garbari, et par nos confrères, qui eurent pour moi toutes sortes de prévenances. Sur les instances du Directeur, je célébrai les offices de la Semaine Sainte dans la chapelle des Sœurs du Sacré-Cœur à Talca, lesquelles me fournirent ensuite divers objets de mission et du pain d'autel pour tout le temps que je devais passer dans les Cordillères.

Le jour de Pâques, toujours prié par Don Garbari, j'allai à Panghilemo, ferme située à deux lieues de Talca, pour y célébrer la messe et confesser une quarantaine de personnes. Je dis à ces bonnes gens d'aller avertir tous ceux qui se trouvaient aux environs et leur annoncer que je passerais au milieu d'eux tout le temps qui serait nécessaire. Ces pieux fidèles accoururent si nombreux que je fus obligé de rester huit jours. Je prêchais deux fois par jour, je faisais le catéchisme durant l'après-midi, et le soir on récitait le Rosaire en commun. Le zèle du maître de la maison, M. Riccardo Baldivieso, et de sa pieuse femme me fut d'un grand secours pendant cette mission, au cours de laquelle j'eus le bonheur de voir environ 500 personnes s'approcher de la sainte table.

DOMINIQUE MILANESIO
missionnaire de Don Bosco.

(1) Un vieil ami du missionnaire de Don Bosco.

DANS LES CORDILLÈRES.

Partis du Chili le 1^{er} Mai de l'année dernière 1892, nous employâmes douze jours à repasser les Cordillères.

Pour diminuer les dangers de ce voyage, nous prîmes la montagne en biais, faisant ainsi un chemin plus long, mais plus sûr. Arrivés au sommet des Cordillères, nous fûmes inquiétés par un vent froid et impétueux. Pendant les trois nuits qu'il nous fallut passer sur ces cimes, il nous fut impossible de fermer l'œil à cause de la violence du vent qui nous arrachait de vive force la toile cirée dont nous nous servions en guise de couverture; il fallait se tenir en éveil et lutter contre les rafales de cette bise glaciale.

Dans le district du Rio Barranco, après nous être réunis de nouveau à Don Gavotto et à Don Roggerone, nous continuâmes la mission, touchant divers centres jusqu'à Chos-Malal. A Vota-Rancul, je pus admirer avec mes compagnons l'antique et fameux volcan Tromen, aujourd'hui complètement éteint. Son gigantesque sommet, couvert de neiges éternelles, est couronné bien souvent de noirs nuages d'où se déchainent des vents furieux et d'où s'échappent des éclairs et des tonnerres épouvantables. C'est ce qui fait croire aux indigènes qu'une force mystérieuse ne permet à personne de s'avancer jusqu'au cratère. Jadis le volcan Tromen vomit une si grande quantité de lave que la base de la montagne fut couverte comme de petites collines jusqu'à la distance de vingt milles.

Notre dernière station fut à Chos-Malal, paroisse de notre cher Don Panaro.

Nous venions de parcourir 3,050 kilomètres, sur un territoire aussi étendu que l'Italie, et d'affronter cinq mois de rudes fatigues. Il semble que le Seigneur nous ait regardés d'un œil favorable, et que sa bénédiction, doit descendre sur nos labeurs. Le long des rives du Limay, et aux Cordillères, nous fîmes 300 baptêmes, 200 d'indigènes, partie d'adultes, partie de petits enfants, et 100 de blancs; plus de 1500 Communions furent distribuées.

Heureuse nouvelle.

Le 26 mai, je recus un télégramme de M^{gr} Cagliari qui m'invitait à me rendre au plus tôt à Montevideo, où il m'attendait pour l'accompagner en Italie. Je ne saurais exprimer la joie que j'éprouvai en recevant cette nouvelle. Après quinze ans de mission en Amérique et en Patagonie, revoir mon pays natal, mes supérieurs, mes amis, embrasser de nouveau ma vieille mère, quelles consolations inespérées! J'aurais volé à l'appel de Monseigneur, si une affaire pressante ne m'eût obligé de retarder mon départ de quelques jours.

Vocation religieuse.

Le jeune Grégoire Mendez, fils de mon catéchiste Emmanuel, qui, lui aussi, depuis plusieurs années, m'avait offert gratuitement ses services en qualité de catéchiste et de guide, et deux de leurs sœurs avaient entendu à la voix du Seigneur qui les appelait à la vocation religieuse; depuis longtemps déjà ils désiraient se retirer du monde pour servir Dieu, l'un dans notre Pieuse Société, les autres parmi les Filles de Marie Auxiliatrice. Imitant le bel exemple de ses enfants, la mère se décida aussi à les suivre à Patagones pour y finir ses jours.

Il fallait donc attendre que cette famille eût mis ordre à ses affaires et vendu ce qu'elle possédait encore pour que je pusse l'accompagner au moins jusqu'à mi-chemin. Le départ de Chos-Malal fut donc fixé au 18 juin.

L'attente à Chos-Malal devait durer plus de vingt jours. Comme nous étions quatre prêtres, nous en profitâmes pour donner une retraite à la population de cette bourgade. Cette mission produisit des fruits consolants de salut; il y eût plusieurs centaines de confessions, bon nombre de mariages réhabilités, et le retour de quelques pécheurs toutoirement endurcis.

Délivrés des sauterelles.

Pendant cette mission se presenta à Don Panaro un pauvre paysan, père d'une nombreuse famille; il avait amené 20 sacs de blé qu'il offrait à notre église en reconnaissance d'une grâce reçue.

« Mon champ ensemené, disait-il, fut au printemps dernier envahi par les sauterelles en telle quantité que je perdis toute espérance de récolte. Mes enfants allaient tous les jours épouvanter les insectes et tenter de le mettre en fuite, mais inutilement. Alors je me dis: c'est Dieu qui nous châtie pour nos péchés. Mais si, dans sa grande miséricorde, il me délivre de ce fléau, je donnerai la moitié de ma récolte à l'église de Chos-Malal. Tandis que mes voisins ont tout perdu, ma moisson a été abondante; je viens donc en témoigner ma reconnaissance et aussi accomplir ma promesse. Voilà vingt sacs de blé que j'offre de grand cœur à l'église et aux Salésiens. »

Départ pour l'Italie.

Les vingt jours passèrent rapidement, et il fallut nous préparer au départ. Je me séparai de mes chers confrères de cette résidence, de Don Roggerone et de Don Gavotto, qui continuèrent la Mission des Cordillères. Parti pour Roca avec mon catéchiste et sa famille, j'y arrivai, après douze jours de marche, ayant parcouru quatre cents kilomètres à cheval; pendant tout ce trajet nous ne

rencontrâmes plus une seule maison, si ce n'est quelques huttes, au sortir de Chos-Malal. Nous ne faisons étape qu'à de longs intervalles, et seulement dans les endroits où nous trouvons de l'eau et des pâturages. Je ne parle pas des souffrances indicibles qu'il nous fallut endurer.

Le 29 juin nous arrivâmes enfin à Roca, où je fus reçu cordialement non seulement par nos confrères et les Sœurs de Marie Auxiliatrice, mais aussi par cette bonne population qui me connaît depuis six ans. Les bonnes Sœurs voulurent donner en mon honneur une belle petite séance; puis, laissant à D. Stefenelli, Directeur de cette Maison, le soin d'embarquer pour Viedma mes autres compagnons sur le prochain paquebot, je pris le lendemain la diligence pour rejoindre à Montevideo Monseigneur qui m'attendait. Le 6 juillet j'arrivai dans cette ville, et le 9, avec Monseigneur Cagliero et nos autres confrères nous montions à bord du MATTEO BRUZZO qui, le même jour, partait de Montevideo pour l'Italie.

DOMINIQUE MILANESIO,
missionnaire de Don Bosco.

II. — LES CINQ DERNIERS MOIS.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

Roca, 25 novembre 1892.

La mission que Don Milanesio commença au début de cette année sur les rives du Limay et dans les Cordillères, et dans laquelle j'eus le bonheur de l'accompagner, ne s'est terminée pour moi que le 2 courant.

Vous aurez déjà, je l'espère, reçu de Don Milanesio lui-même, par écrit ou de vive voix, la relation des cinq premiers mois de cette mission; je me fais donc un devoir de vous informer brièvement du bien opéré pendant les cinq derniers mois passés en compagnie de notre cher Don Gavotto.

Avant de vous donner en détail le nombre des baptêmes, des communions et des autres sacrements qui ont été administrés, je crois à propos de vous exposer ici la méthode que nous suivons dans ces missions à travers les Cordillères, méthode introduite par notre vénéré M^{re} Cagliero, observée exactement par Don Milanesio, et maintenue scrupuleusement par les autres Salésiens qui visitent ces régions.

Méthode suivie par les missionnaires.

Quelques jours avant de commencer la mission, nous nous procurons un nombre suffisant de chevaux pour les excursions, tandis que nous envoyons avertir le maître de la maison où se fera la première halte; celui-ci s'empresse d'informer ses voisins, dispersés sur un territoire d'une étendue de

cinquante, de soixante et parfois de cent kilomètres.

Le jour du départ, nous remplissons les malles des objets nécessaires; puis, passant les longs et grossiers pantalons en peau de chèvre, le poncho ou manteau chilien sur les épaules, un large chapeau bien assujéti sur la tête, nous enfourchons nos chevaux, et en route!

Si le messager est arrivé à temps, le missionnaire trouve la cabane, une cabane faite de roseaux, de paille et de terre, nettoyée, débarrassée, mise en ordre pour devenir le palais du Roi des rois, le sanctuaire où seront célébrés les saints mystères et administrés les sacrements.

A peine arrivés, et reçus avec de cordiales manifestations de joie, nous nous rendons à la chapelle où nous disposons l'autel portatif et les ornements pour la célébration du saint sacrifice; les fidèles se rassemblent alors dans ce *rancho* qui, orné de tapisseries, a l'air d'une cathédrale... du désert; et nous annonçons, avec l'horaire des offices, la durée de la mission.

Une journée de mission.

Voici quel est l'horaire que nous suivons ordinairement. Le matin, de bonne heure, tandis que la population se réunit dans la chapelle, nous faisons un bout de lecture spirituelle; puis vient la sainte messe, pendant laquelle un de nos confrères ecclésiastiques ou un catéchiste préside à la récitation des prières du matin, de la préparation à la sainte communion et de l'action de grâces. Après la messe, une courte méditation, et chacun se retire chez soi. Vers dix heures, nous réunissons les enfants pour le catéchisme, puis les adultes pour l'instruction; même exercice vers trois heures du soir. A la nuit, nous rassemblons tout notre monde pour la quatrième fois. Ce moment est celui des exercices suivants: récitation du Rosaire, prières du soir suivies d'une instruction préparatoire, enfin confessions. De fait, le missionnaire s'assied ensuite au confessionnal, où il reste jusqu'à une heure avancée, et quelquefois toute la nuit. Comment exprimer la joie du missionnaire durant ces jours bénis? Ces bons habitants des Cordillères, pleins de foi et de bonne volonté, à peine ont-ils appris la visite du bon Pasteur, qu'ils disposent leurs affaires de manière à être libres pendant ces jours de salut que leur donne le Seigneur. Et puis, sans que le son des cloches ni du moindre instrument de musique vienne réveiller leur enthousiasme, au jour fixé, ils se trouvent tous réunis comme par enchantement, avides d'entendre la parole de Dieu et de retremper leur âme dans les saints exercices. Les instructions se font d'abord dans la chapelle; mais bientôt, le nombre

des auditeurs augmentant toujours, il est nécessaire d'en sortir et de dresser une chaire en plein air. Quelles scènes touchantes se produisent alors! Au souvenir des vérités éternelles, de l'amour de Dieu pour les hommes, du bonheur qui attend les justes dans la vie future, les larmes coulent de tous les yeux; et le missionnaire, attendri lui-même à ce spectacle, goûte une telle consolation qu'il oublie les fatigues et les privations dont il ne manque jamais.

Mais le temps s'envole rapide, et d'autres chrétiens restent à visiter; il faut donc nous hâter, envoyer le messager au devant de nous et partir.

La durée ordinaire de ces missions est de cinq ou six jours; quelquefois, vu le grand nombre de ceux qui y viennent, il faut prolonger les exercices au delà de huit, de neuf et même de dix jours, comme nous avons dû faire souvent, Don Gavotto et moi, pendant ces cinq derniers mois: c'est ainsi que nous avons pu donner vingt stations simultanément sur plusieurs points.

Le résultats et les espérances.

Quant aux résultats obtenus, ils ont été satisfaisants: le nombre des communions s'est élevé à 1383, celui des baptêmes à 286 et des mariages à 21; nous avons dû faire aussi cinq sépultures, car dans ces déserts la mort fait aussi des victimes, et souvent d'une manière imprévue.

Pour ces fruits de salut obtenus avec Don Milanesio durant cette année, nous rendons à Dieu de ferventes actions de grâces; mais nous le prions de nous envoyer encore trois ou quatre prêtres pour les besoins de ces populations qui doivent passer plusieurs années sans voir le ministre du Seigneur.

Lorsque, la mission terminée, nous leur disons un dernier adieu, ils nous demandent avec larmes et regrets quand nous retournerons au milieu d'eux. Que pouvons-nous leur répondre, sinon de prier Dieu de les conserver fidèles jusqu'à l'année suivante? Ils ne voudraient pas nous laisser partir, leurs supplications nous remuent le cœur; mais il nous faut faire violence et partir. Il n'en reste pas moins vrai que si nous voulons que le bien soit durable, il nous faut les visiter plus souvent, plusieurs fois dans l'année; et comment serait-ce possible vu le petit nombre des prêtres qui se trouvent ici? Je fais donc appel à tous ceux qui ont à cœur le salut des âmes et qui se croient appelés de Dieu à l'apostolat des missions. Qu'ils se lèvent ceux-là et qu'ils disent: « Me voici, Seigneur, envoyez-moi! »

Bien-aimé Père Don Rua, je vous en prie, veuillez ne pas laisser partir notre cher Don Milanesio sans lui confier une phalange de lévites et de catéchistes à destination de la

marché. Une centaine de lépreux achètent et vendent. Personne ne crie sa marchandise, personne ne discute les prix, tout se passe en silence: c'est le pays de la mort.

Ici, pendant toute l'année, la chaleur est suffocante; la température moyenne est de 34 centigrades à l'ombre.

J'oubliais de dire qu'à *Agua de Dios* les lépreux sont au nombre de 800 environ. Le Gouvernement vient au secours des plus pauvres en donnant 1,50 par jour pour leur subsistance.



GRÂCES DE MARIE AUXILIATRICE

X*** (France), 8 juillet 1893.

Étant momentanément à la campagne et n'ayant pas exactement votre adresse que j'ai laissée à Paris, veuillez, je vous prie, me la renouveler afin que je puisse vous adresser la somme de cent francs au nom de N.-D. Auxiliatrice que j'ai invoquée dans la circonstance suivante. J'ai un fils depuis 3 mois soldat à Z***. Il y a 8 jours, il reçoit l'ordre de se préparer à partir pour le Dahomey, et cela sur ordre ministériel, mon fils étant le seul militaire disponible exerçant une profession dont on avait besoin là-bas. Je n'ai su cette nouvelle que mardi 5 juillet, mes enfants n'ayant pas voulu m'alarmer trop tôt. Dans mon désespoir (car enfin j'avais le droit d'en éprouver en voyant qu'on expédiait mon fils après si peu de temps d'épreuves militaires sous un pareil climat), dans ma peine, j'ai donc promis à Notre-Dame-Auxiliatrice de donner cent francs pour les enfants de Don Bosco à Lille si mon fils ne partait pas. Réellement, de la manière dont les choses se sont passées, il est impossible de ne pas reconnaître l'intervention de notre bonne Mère. Vous pouvez publier ce secours inattendu que j'ai obtenu.

J'attends que vous ayez la bonté de me donner l'adresse de votre maison pour payer ma dette, tout en vous priant de dire à vos enfants de prier pour mon soldat, pour mon fils aîné resté à Paris en ce moment critique, et enfin de me donner souvent le moyen et l'occasion d'envoyer des offrandes.

UNE MÈRE RECONNAISSANTE.

Le 13 juillet 1893.

Ci-joint un billet de banque de cent francs. Je suis heureuse d'acquitter ma dette envers N.-D. Auxiliatrice et envers les enfants de

Don Bosco. Soyez persuadé que si je suis encore l'objet des faveurs que je demande, mon premier soin sera d'en faire part à vos enfants.

UNE MÈRE RECONNAISSANTE.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 juin au 15 juillet 1893.

France.



FRÉJUS: M. l'abbé Duchêne, *Hyères*.



CAMBRAI: M. Gaston Marie-Joseph Delesalle, *Lille*.

FRÉJUS: M^{me} Guillot, *Toulon*.

LAVAL: M. le comte René-Fortuné-Anne du Beril, *Château de Beauvilliers*.

LYON: M^{lle} Céleste Jobez, *Chasselay*.

PARIS: M^{lle} Laure de Boisecomte, *Paris*.

— M^{me} Marie-Anne-Félicité Boutin, *Paris*.

— M^{lle} Marie-Thérèse Carpin, *Paris*.

— M^{me} Marie Millard, *Paris*.

— M^{lle} Célestine Siron, *Paris*.

ROUEN: M. Charles-Louis-Gaston Canu, *Manneville-ès-Plains*.

Étranger.



ALSACE-LORRAINE: M. le chanoine Nicolas Mangin, *Metz*.

— M^{me} Sandherr, *Soultz*.

— M. l'abbé Zugmeyer, aumônier, *St.-Louis*.

BELGIQUE: M^{me} V^o Jean-François Sépulchre, né Marie-Albertine-Joseph Paquet, *Solihères*.

PRUSSE RHÉNANE: M. Charles Kreuser, *Bonn* (20 marks).

Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être adressées à Don Le-moyne, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15, celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite: quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même, en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront avoir bien de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.